

ALIBIS

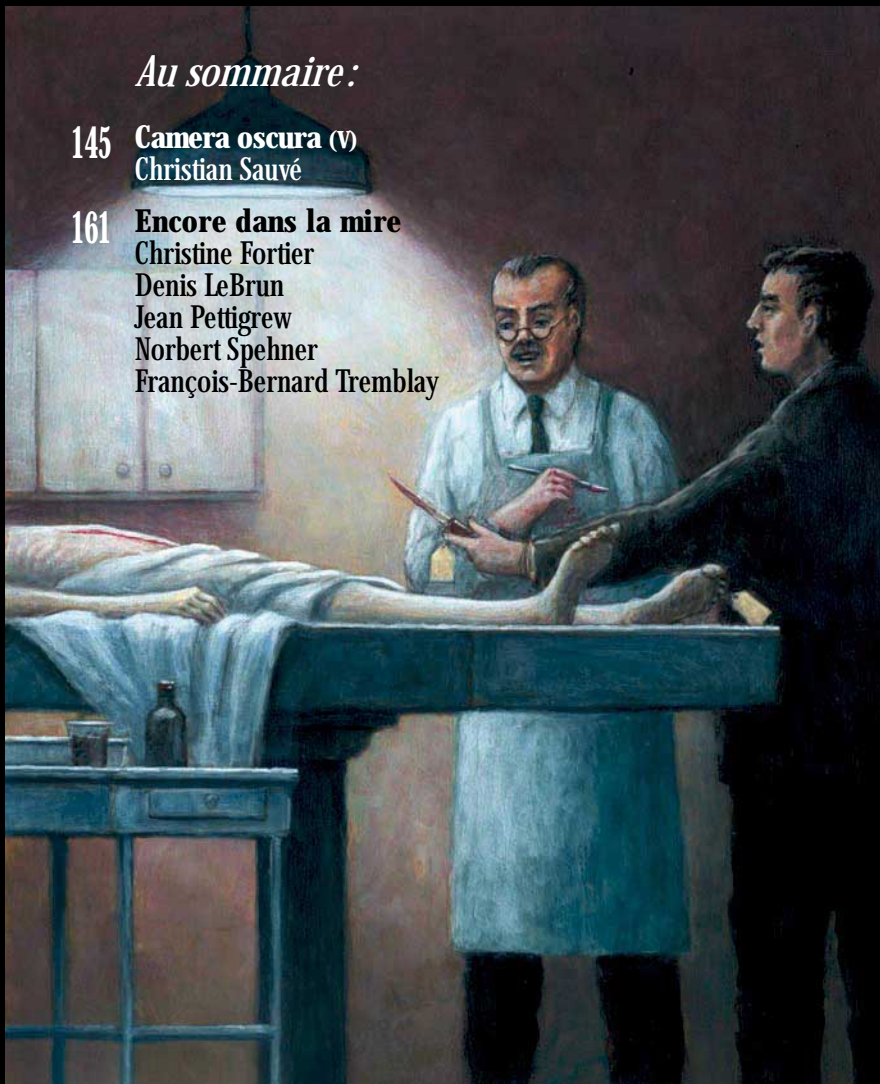
LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Camera oscura (v)**
Christian Sauvé

161 **Encore dans la mire**
Christine Fortier
Denis LeBrun
Jean Pettigrew
Norbert Spehner
François-Bernard Tremblay



N° 5

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec, Canada et É.-U. : 27 \$

Europe (surface) : 32 \$ / 28 euros

Europe (avion) : 40 \$ / 35 euros

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 5 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 5 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : janvier 2003

© **Alibis et les auteurs**



Camera oscura (V)

Le dernier trimestre de l'an 2002 a tellement offert aux cinéphiles amateurs d'intrigues criminelles qu'il sera impossible d'en faire une recension exhaustive en ces pages. Tentons tout de même de souligner les réussites les plus remarquables, et permettons-nous quelques oublis judicieux : l'accueil critique glacial qu'ont reçu des films comme **Balistics : Sever Versus Ecks**, **Abandon**, **I Spy** ou bien **Half Past Dead** aura de toute façon déjà dissuadé plus d'un spectateur potentiel. (On mentionnera tout de même en passant **Extreme Ops**, le plus récent effort du réalisateur d'origine Montréalaise Christian Duguay.) Cela dit, peu importe : il y a bien assez de matériel ci-dessous pour vous satisfaire au cours des longs mois de cet hiver.

Made in Québec

Il aurait été impensable qu'*Alibis* passe sous silence les deux productions québécoises récentes dans le genre, soient la comédie noire **Les Dangereux** et le drame carcéral **Histoire de pen**.

Les Dangereux commence alors qu'une chanteuse populaire (Véronique Cloutier) est kidnappée par deux truands. Son père et agent (Marc Messier) demande à un jeune comptable (Stéphane Rousseau) de se charger de payer la rançon. Évidemment, rien ne se déroule comme prévu, divers autres criminels s'en mêlent et avant peu, les corps commencent à s'empiler un peu partout.

La comédie noire est un genre peu pratiqué au Québec et les maladresses du scénario démontrent à la fois un manque de confiance et d'expérience en la matière. Complaisance et paresse contaminent tout le film, jusqu'à en ruiner le potentiel : Rousseau cabotine sans contrôle, les personnages sont unidimensionnels,



146

des stéréotypes qui ne devraient pas exister dans un film produit en 2002 y sont pourtant, et la finale trop éparpillée se dissout d'elle-même.

On voudrait être indulgent. Mais après un départ prometteur (on pense surtout au deuxième quart du film, qui démontre une solide maîtrise des mécaniques narratives), l'intérêt du film s'épuise d'autant plus vite que la mise en scène devient carrément ridicule. Apparemment, le réalisateur Louis Saïa n'a pas compris qu'une comédie noire n'est pas qu'un film où les personnages se tuent de façon amusante... Après une ouverture assez professionnelle, **Les Dangereux** sombre dans l'amateurisme total, ainsi qu'en témoignent non pas un, mais deux numéros musicaux qui viennent interrompre inopinément l'élan de l'intrigue. « La balade des dangereux ? » Leur débandade, plutôt. Tant pis : pendant quelques minutes, on y croyait presque.

Autant **Les Dangereux** se vautre dans l'humour facile, autant **Histoire de pen** verse souvent dans le pessimisme sans raison. **Les Dangereux** se termine par un mariage ? **Histoire de Pen**, par des funérailles.

Adapté du recueil *Contes en coup de poing* de Léo Lévesque, **Histoire de pen** s'avère immédiatement familier aux amateurs d'**Hochelaga**, le précédent film du réalisateur/scénariste Michel Jetté. Non seulement constate-t-on la même habileté avec la

caméra, la même brutalité du propos et le même intérêt pour les milieux criminels québécois, mais **Histoire de pen** partage aussi avec le film précédent une intrigue similaire. Ici, un jeune truand se voit plongé dans un milieu interlope (en l'occurrence, une prison) où il deviendra le pion de forces qui échappent à sa compréhension, le menant ainsi à sa perte.

Pour son deuxième long métrage, Jetté a manifestement plus de moyens, et plus d'aisance avec ceux-ci. Il contrôle mieux sa réalisation, utilise quelques effets numériques et profite d'une amélioration de la qualité de ses images. Visuellement, **Histoire de pen** a peu de choses à envier aux plus grandes productions. Sur le plan de l'écriture, hélas, ça achoppe un peu. Comme dans **Hochelaga**, le protagoniste ne semble jamais prendre conscience de la galère dans laquelle il s'embarque réellement, ce qui contribue à rendre son destin plus approprié que tragique. Les amateurs de films carcéraux reconnaîtront ici l'éventail des clichés du genre, du *shiv* aux affrontements entre gangs ennemis à l'intérieur des murs. De plus, en donnant à ses personnages un registre de langage symbolique tiré du livre, Jetté crée une discontinuité agaçante qui ne s'accorde pas avec l'atmosphère du film. Finalement, le passage trop facile de l'action en dehors de la prison, vers la fin du film, ne satisfait pas tout à fait et ne laisse pas aux personnages la possibilité de résoudre leurs conflits dans le même environnement.



Pourtant, malgré ses défauts, **Histoire de pen** captive jusqu'à la fin. Réalisé avec une dureté impitoyable, on est ici très loin de **The Shawshank Redemption**...

Savoir satisfaire son public

Afficher du cynisme en face des productions d'Hollywood ne demande aucun effort, mais reconnaissons tout de même que produire des films n'est pas une entreprise facile. Il est impossible de prédire le succès d'un film, étant donné les goûts capricieux du public. Mais cela n'empêche pas les studios de mettre toutes les chances de leur côté. Il y a longtemps qu'ils ont compris que la mode des suites au succès du box-office et la présence au générique de vedettes sont (en théorie !) deux garanties de réussite parmi les meilleures. Si les studios ont de la chance, ils parviendront



148

à établir ce que l'on appelle une franchise, soit une série de films qui attire des foules en leur offrant encore et encore le même produit qu'ils ont apprécié dans une incarnation précédente.

L'exemple le plus réussi d'une telle franchise, c'est bien entendu celle des films de James Bond. Quarante ans après **Dr No**, voici que le suave agent secret britannique récidive dans un vingtième épisode, **Die Another Day**.

Et cet épisode réussit à répondre aux attentes habituelles : non seulement Pierce Brosnan prouve-t-il à nouveau qu'il est le meilleur Bond depuis Connery, mais le film propose en plus les charmes de Halle Berry et Rosamund Pike, beaucoup de gadgets impressionnants (en particulier une automobile invisible) et un mégalomane bien furieux. La formule est donc à point et on y trouve tout ce que l'on y cherche... comme des incohérences techno-fantaisistes,



une performance forcée de Berry et une finale interminable, ce qui gâche cependant, faut-il l'avouer, à peine le plaisir.

Par ailleurs, **Die Another Day** réussit à dépasser le convenu. Si la deuxième heure du film est bien conventionnelle, la première moitié de cette vingtième aventure nous propose du neuf : un James Bond qui échoue et qui doit lutter pour réintégrer son service ! Ajoutez un tas de clins d'œil aux épisodes précédents, quelques modifications superficielles à la formule et vous obtenez un Bond meilleur que la moyenne, un film qui saura capter autant l'intérêt des inconditionnels que celui des amateurs plus modérés de la série. Dans *Camera oscura (IV)*, on se demandait si Bond allait pouvoir rivaliser avec Xander Cage de **XXX** ; la réponse semble maintenant évidente. En livrant la marchandise de façon satisfaisante, toute l'équipe de ce film ne fait que répondre aux attentes du public.

Ces attentes sont les mêmes qui ont poussé le producteur Dino de Laurentis à refaire le premier film de la série Hannibal Lecter. Non, pas **The Silence Of The Lambs**, mais bel et bien **Manhunter**, la première adaptation du roman *Red Dragon*, de Thomas Harris, qu'avait signée Michael Mann des années avant qu'Anthony Hopkins vienne reprendre le rôle de Lecter. Les puristes ont beau dire que **Red Dragon** est un film inutile, c'est mal se souvenir de l'original. À peine quinze ans après sa sortie, **Manhunter** a beaucoup vieilli : bande sonore fermement planquée dans les années 80, finale abrupte, style visuel grotesquement surchargé de néons... Une mise à jour n'était pas sans attrait.

Le réalisateur de cette nouvelle édition, Brett Ratner, n'est pas du calibre de Michael Mann. Pourtant, même si son **Red**



Dragon est un *remake* moins audacieux sur le plan artistique que **Manhunter**, il risque vraisemblablement de mieux tenir la route d'ici quelques années. En construisant un film selon les attentes du public, Ratner livre lui aussi la marchandise. Les gens veulent voir des vedettes? Multiplions-les: Ed Norton, Ralph Fiennes, Harvey Keitel et Emily Watson se bousculent au générique. Les spectateurs veulent toujours et encore plus Hannibal Lecter? Donnons donc à Anthony Hopkins un rôle encore plus juteux que dans le livre. Le public préfère une finale plus heureuse? Ajoutons donc un coda optimiste à la terrible finale du roman.

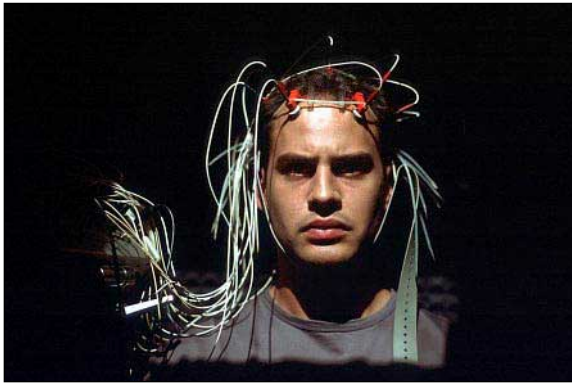
Red Dragon est non seulement une adaptation plutôt fidèle, c'est aussi un bon thriller en soi. Ça ne casse ni ne redéfinit rien, mais ça maintient un niveau d'efficacité primaire que bien des films à suspense ordinaires ne parviennent pas à atteindre. On a beau se plaindre de la glorification du personnage de Hannibal, des simplifications de l'intrigue ou du manque de teneur artistique de **Red Dragon**, force nous est d'avouer que le tout se déroule de façon fort divertissante. De plus, le film réussit à s'imbriquer parfaitement comme *sequel* et *prequel* aux deux autres volets de



la série, alors qu'il débute en décrivant une anecdote mentionnée dans **Hannibal** et se termine quelques secondes avant l'entrée en scène de Clarice Starling dans **The Silence Of The Lambs**...

Hors d'Hollywood, plein de salut

Les deux précédents films ont beau représenter l'apogée d'une machine qui produit des films comme sur une chaîne d'assemblage, il n'en demeure pas moins que beaucoup d'autres choix s'offrent aux audacieux en quête de bons films.



Premier détour: l'Allemagne, où est paru en 2001 un film intitulé **Das Experiment**. Les racines de ce thriller psychologique axé sur la claustrophobie et adapté du roman *Black Box* de Mario Giordano remontent en fait à une expérience tentée en 1971 à l'université Stanford. Durant cette expérience, une équipe de chercheurs en psychologie avait arbitrairement divisé un groupe d'étudiants en « gardes » et en « prisonniers », puis les avait placés dans le cadre d'une prison pour étudier leurs comportements. L'expérience devait durer deux semaines; on a dû l'interrompre après six jours. (Le psychologue en charge de l'expérience, Philip G. Zimbardo, en a rédigé un résumé assez candide que l'on pourra lire sur le site suivant : <http://www.prisonexp.org/>)

Allant au-delà de cette prémisse historique, l'intrigue progresse rapidement vers un degré d'intensité que l'on ne peut retrouver qu'en fiction. Le conflit entre prisonniers et gardes devient sans cesse plus brutal. Les scientifiques eux-mêmes perdent progressivement le contrôle de l'expérience. Il y aura des morts avant la fin.

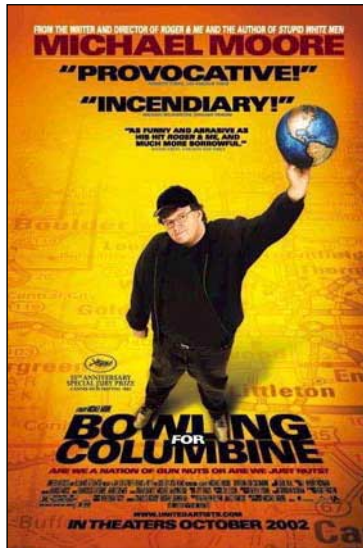
En établissant un cadre bien défini pour les actions des personnages et en leur donnant des rôles presque aussi rigides que dans ceux de l'expérience, ce thriller psychologique enferme également son public. Bien que l'on puisse regretter le manque d'individualité des personnages secondaires, il est difficile de ne pas se laisser happer dans la spirale de tension qui se resserre rapidement. Le scénario a beau être un brin prévisible, il n'en est pas moins prenant lorsque – finalement – tout ce que l'on redoutait se produit.



Film idéal pour susciter la discussion, **Das Experiment** demeure fidèle à une certaine audace qui n'est possible qu'en dehors de la machine à divertissement hollywoodienne. Le film est sans doute un peu plus difficile à trouver que la moyenne, mais vaut certainement le détour.

L'autre film non-hollywoodien à ne pas manquer est le documentaire **Bowling For Columbine**, le plus récent opus du cinéaste américain Michael Moore. Ce dernier examine ici la fascination de son pays pour les armes à feu. Attention : ce film a beau relever de la non-fiction, il n'en demeure pas moins très subjectif. Moore joue ici le rôle d'un polémiste plutôt que d'un journaliste.

Mais quelles séquences-chocs ! Moore visite une banque qui offre une carabine gratuite à quiconque ouvre un compte chez elle, discute du contrôle des armes à feu avec le frère de Timothy McVey et nous montre les vidéocassettes de surveillance du massacre de l'école secondaire Columbine. Des entrevues surprenantes suscitent



la stupeur: Marilyn Manson impressionne avec des réflexions intelligentes sur la violence chez les adolescents, alors que Charlton Heston blâme la « diversité ethnique » des États-Unis.

Moore traverse également au Canada pour examiner la différence entre ces deux pays voisins. Ce qu'il y trouve n'est pas du tout ce à quoi il s'attendait: les Canadiens – surprise ! – possèdent un nombre d'armes à feu *per capita* comparable à celui des États-Unis. Débouté par cette révélation inattendue, Moore découvre par contre une société canadienne qui n'a pas particulièrement peur de la violence. Les politiciens cherchent la conciliation, les citoyens ne verrouillent pas leurs portes et les policiers ont de la difficulté à se souvenir du dernier meurtre à avoir été commis avec une arme à feu.

Progressivement, une thèse fort raisonnable émerge des réflexions de Moore: selon lui, les États-Unis seraient prisonniers d'une profonde paranoïa contre les dangers réels et imaginés, une peur entretenue par des médias alarmistes et menant tout droit à un emballement pour la possession d'armes par souci de « sécurité ». (Un segment animé hilarant nous raconte l'histoire des peurs de l'Amérique profonde, liant esclavage, politique externe agressive, crime et révolution américaine !) La thèse peut sembler évidente pour les non-Américains, mais elle est ici

développée de façon fascinante. **Bowling For Columbine** réussit aisément à être plus drôle que la plupart des comédies et plus efficace que la plupart des drames que vous verrez cette année.

Mais ne laissez pas votre scepticisme à la porte, car Moore manipule la vérité sans vergogne et ne se retient pas pour suggérer quand il ne peut affirmer : sa tentative de lier le problème des armes à feu, la politique étrangère américaine et les événements du 11 septembre 2001 est frappante, mais peu convaincante. Les statistiques sur les meurtres par armes à feu dans les pays industriels sont présentées sans comparaisons relatives à leur population totale (ce qui ne changerait pas grand-chose, mais quand même...) Le lien entre la NRA et le KKK est un accident historique présenté de façon malhonnête. Certaines entrevues (celle avec Dick Clarke, par exemple) sont visiblement inutiles. Enfin, le portrait que Moore présente du Canada a beau être chaleureux, il est quand même incomplet : les armes canadiennes sont surtout des fusils de chasse... (À noter : le film a été co-financé par Salter Street Productions, une boîte canadienne à qui l'on doit l'émission humoristique *This Hour has 22 Minutes*)

N'en demeure pas moins qu'avec un bon esprit critique, **Bowling For Columbine** est un des films de l'année. Ne soyez pas surpris d'en vanter les mérites après l'avoir vu.

Petites surprises (en capsules)

Swimfan est un film habilement résumé par sa bande annonce. Le protagoniste (Jesse Bradford) est un étudiant de *high school* qui semble tout avoir pour lui : il réussit bien, il a une charmante petite amie et il est sur le point d'obtenir une bourse substantielle



Photo : Gene Page

en raison de ses talents en natation. Mais voilà qu'emménage une psychopathe qui le séduira et n'acceptera certainement pas qu'il tente de s'éloigner d'elle après avoir réalisé son erreur. Élémentaire de prédire où l'intrigue se dirige à partir de ce point...

Ce qui intéresse dans **Swimfan**, ce ne sont pas les calques avoués sur **Fatal Attraction** ou les invraisemblances du scénario que l'on tente de camoufler avec un rythme rapide, mais l'incongruité entre l'âge des personnages et les événements qu'ils affrontent. L'antagoniste, par exemple, a développé un profil de psychopathe assez complet, et ce avant d'avoir dix-huit ans. Avouons que ce n'est pas consistant avec les antécédents du personnage. Et puis le protagoniste ne semble pas avoir une relation suffisamment profonde avec sa petite amie pour donner à ses actes la gravité requise. La rapidité d'exécution de l'intrigue ne fait donc que renforcer cette impression surréaliste. Bref, **Swimfan** nous présente des ados qui jouent à être des adultes, et ce pour un public cible qui souhaite probablement vouloir faire de même. Mais c'est là accorder trop d'attention à un film tout simple, un thriller pour adolescents somme toute efficace et mené sans désastre ni éclat.

City By The Sea, en contraste, est un thriller policier lourd et déprimant où tout, y compris le paysage, semble avoir connu des jours plus dynamiques. La ville du titre, c'est Long Beach, une communauté balnéaire en banlieue de New York promise à un brillant avenir... il y a trente ans. Aujourd'hui, tout est dévasté : les rues sont sales et les édifices délabrés. Long Beach devient un personnage à part entière dans ce film, un environnement décrépît qui reflète la déchéance morale des personnages.

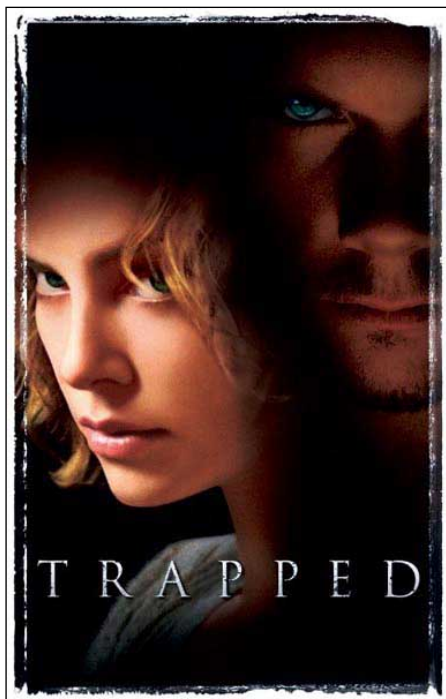


Comme beaucoup d'autres films « criminels », il s'agit d'une histoire de famille. Le protagoniste, Vincent Lamarca (Robert de Niro) est un policier qui tente depuis toujours de faire honneur à sa famille, longtemps après que son père ait fini ses jours derrière les barreaux. Ironiquement, son propre fils (James Franco) est un junkie qui devient l'objet d'une enquête criminelle, enquête qui s'avère particulièrement délicate lorsqu'un policier est tué. Coincé entre collègues et famille, Lamarca doit trouver une façon de concilier ses loyautés.

Intéressant ? Pas particulièrement. Malgré un certain potentiel, **City By The Sea** demeure plutôt fade. De Niro ne fournit qu'un effort ordinaire et le tout sombre rapidement dans la moyenne et l'indifférence. Et que dire de la misogynie du scénario, alors que les trois personnages féminins de l'intrigue abandonnent tour à tour les protagonistes mâles (de surcroît en abdiquant leur « rôle » de mère !) ? Un film à voir lorsqu'on est d'humeur presque aussi désespérée que les personnages !

156

Cette chronique a déjà souligné comment la réalité peut affecter les films, qu'il s'agisse des modifications faites à certains titres après les événements du 11 septembre 2001 ou du délai de sortie imposé au thriller **Phone Booth** après l'émoi provoqué par le tireur embusqué de Washington D.C. à l'automne 2002. Un autre film, **Trapped**, n'a pas été retiré de l'horaire après une vague d'enlèvements de fillettes aux États-Unis à l'été 2002. Tout au plus le studio a préféré ne pas investir outre mesure dans la



promotion du film, ce qui explique la rapide disparition des écrans de ce bon petit thriller.

Adapté par Greg Ives de son propre roman *24 Hours*, **Trapped** décrit le rapt d'une petite fille pour une rançon par des criminels de métier et la manière avec laquelle les parents de la victime réussissent progressivement à prendre le dessus sur les ravisseurs. Le talent est au rendez-vous (on remarquera au générique Kevin Bacon, Stuart Townsend, Courtney Love et Charlize Theron) et le rythme aussi. On s'ennuie rarement quand les rênes sont entre les mains d'un réalisateur qui sait ce qu'il fait (Luis Mandoki). **Trapped** est, pour emprunter une réplique au dialogue, « *a machine that runs on fear* », et si les ficelles tirées sont parfois un peu grosses, elles sont quand même efficaces. Le film faiblit en deuxième partie, alors que les criminels révèlent avoir une motivation personnelle plutôt que professionnelle (en revanche, la séquence finale est une des meilleures scènes d'action de l'année). Bref, un bon moment pour les amateurs de thrillers purs et durs.

Si **Trapped** pêche par excès de classicisme, il n'y a rien de conventionnel dans **One Hour Photo**, un thriller subtil qui joue sur notre inconfort et qui fait fi des poncifs. En fait, l'élément criminel semble parfois très ténu dans cette histoire d'obsession. Robin Williams tient ici son troisième rôle d'antagoniste de l'année, et son rôle de Sy est assurément celui où le « Robin Williams » reconnu disparaît le plus complètement derrière son personnage.

Sy est seul, terriblement seul, et entretient depuis des années une obsession à propos d'une famille tout à fait ordinaire par le biais des photos que les membres de celle-ci viennent faire développer là où il travaille. Son

obsession finit par basculer dans une sorte de folie lorsqu'il découvre que le mari trompe la femme. Tentant désespérément



Photo: François Duhamel

d'arranger les choses, il en viendra à commettre des gestes de plus en plus désespérés...

Ce qui frappe ici, c'est la manière dont le film évite les clichés tout en maintenant continuellement le spectateur entre deux chaises. Le résultat final est cependant un peu décevant parce qu'incomplet – ce n'est donc pas un film qui plaira à tous. Malgré une série de séquences volontairement ambiguës et des actes inexplicables de la part du personnage principal (qui commet des erreurs surprenantes pour quelqu'un avec une obsession si... développée), on retiendra du film cet examen fascinant des mécanismes menant à l'obsession malade.

De même, **Knockaround Guys** se joue un peu de nos attentes. Oublié depuis quelque temps dans les voûtes du studio New Line, le film est finalement apparu en salles pour profiter du succès de Vin Diesel après **The Fast And The Furious** et **XXX**. Diesel s'en tire pas trop mal dans un rôle de soutien, mais Barry Pepper lui vole la vedette. Ce dernier personnifie le fils d'une puissante figure du crime organisé new-yorkais qui tente de bâtir sa vie loin des affaires de son père. Malheureusement, ce n'est pas évident de quitter la famille et il finit par accepter une affaire de transfert d'argent. Tout se complique quand le magot se perd dans une petite ville du Midwest américain, le forçant à y enquêter avec trois de ses amis. Parviendront-ils à trouver l'argent avant que la famille ne découvre leur erreur ?

L'ennui, c'est que le film ne sait pas quelle histoire conter. Alors que **Knockaround Guys** commence en mode dramatique assez conventionnel, le deuxième acte, où les quatre jeunes mafieux New-Yorkais tentent de négocier avec une culture complètement différente, s'avère plutôt rigolo.

Il s'agit d'ailleurs de la partie la plus satisfaisante du film et certainement celle qui mérite le plus d'attention. Hélas, l'intrigue



revient ensuite peu à peu vers la tragédie à mesure que les trahisons s'accroissent et se terminera avec la mort de la plupart des personnages. Bien curieux mélange, qui explique sans doute pourquoi le film fut au départ proposé directement aux clubs vidéo.

Trois polars américains parus en salle durant le dernier trimestre de 2002 ont proposé des intrigues se déroulant en France : **Femme Fatale**, **The Truth About Charlie** et – le plus dynamique des trois – **The Transporter**. Ce dernier met en vedette un protagoniste anglais (Jason Stratham), une héroïne chinoise (Shu Qi), un scénariste français (Luc Besson) et un réalisateur de Hong-Kong (Corey Yuen). Le résultat final reflète



bien la diversité des sources : les amateurs de la série **Taxi** reconnaîtront sans peine le mélange d'action forte et d'intrigue juvénile qui est devenu la caractéristique principale des scénarios de

Besson. Mais la solide présence de Stratham s'avère la véritable force de **The Transporter**. Après de bons rôles dans des films comme **Snatch**, l'acteur démontre ici l'étoffe d'un véritable héros d'action. Exécutant lui-même la plupart de ses scènes de combat, Stratham est convaincant dans le rôle d'un mercenaire qui se retrouve soudainement impliqué dans une sombre histoire de trafic d'immigrants illégaux. Des explosions, des poursuites et des combats d'arts martiaux viennent ponctuer un scénario autrement très moyen. Les amateurs de films d'action savent à quoi s'en tenir ; les autres pourront sans doute... attendre encore un peu.

Formula 51 est une toute autre affaire. Co-production canado-britannique, cette comédie, noire du début à la fin, suit les mésaventures d'un chimiste américain (Samuel L. Jackson) tentant de vendre la formule d'une drogue particulièrement puissante à des caïds de Liverpool. Ce n'est pas un accident si le titre original

du film était **The 51st State**; des références amusantes sur les relations entre Anglais et Américains abondent dans ce film sans prétention, drôle, rapide et doté d'un certain charme. Peut-être un peu trop sanguinolent pour être complètement inoffensif (sans compter les abus fréquents de substances illicites et, hélas, une scène avec diarrhée explosive), il s'agit quand même d'un divertissement qui saura convenir aux fervents d'un humour particulier. Ronnie Yu propose une réalisation dynamique, Samuel



L. Jackson prouve de nouveau qu'il sait jouer les durs, Emily Mortimer est adorable et le groupe techno Headrillaz assure la bande sonore. Si ces quatre derniers éléments ne vous disent rien, passez à autre chose...

160

Bientôt à l'affiche.

2002 s'achève dans la bousculade alors que les studios tentent désespérément de porter à l'affiche tous les films qu'ils espèrent faire concourir aux Oscars. Ainsi se succéderont sur nos écrans **Catch Me If You Can**, **Gangs Of New York**, **The 25th Hour**, **Narc** et **Confessions Of A Dangerous Mind**. Puis, au début 2003, les studios, cette fois, tenteront désespérément de se débarrasser des films qui n'auront rien à voir avec les Oscars. Peut-être pourrons-nous alors voir **National Security**, **The Recruit**, **Cradle 2**, **The Grave**, **Dark Blue**, et **The Hunted**... si l'horaire le permet.

En attendant, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, Denis LeBrun,
Jean Pettigrew, Norbert Spehner,
François-Bernard Tremblay

Dansez-vous l'Oslo ?

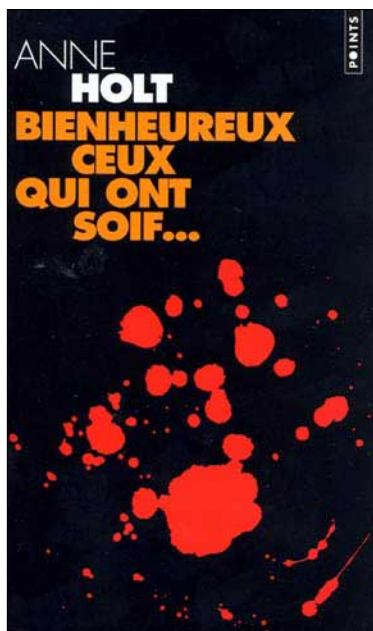
Si on connaît assez bien quelques auteurs suédois, notamment les très classiques Sjöwhal & Wahlöö ou le percutant Henning Mankell, on connaît moins, sinon pas du tout (dans mon cas !), les auteurs de polars norvégiens. C'est ainsi que je viens de découvrir les œuvres d'Anne Holt qui, malgré son nom très passe-partout, est une Norvégienne pure fjord qui a été tour à tour inspecteur de police, reporter à la télévision, avocate spécialisée dans les affaires d'enfants et ministre de la Justice. Les éditions Odin ont publié les trois romans policiers de cet auteur, soit *La Déesse aveugle* (1998), *Bienheureux ceux qui ont soif* (1999) et *La Mort du démon* (2002). Le deuxième, dont il est question ici, vient d'être réédité en format de poche dans la collection Points.

En vedette, l'inspectrice Hanne Wilhelsem qui est confrontée à deux affaires difficiles. D'une part, il y a les « massacres du samedi » après lesquels on découvre, en des endroits différents, d'énormes quantités de sang... mais pas de cadavres. Pourtant,

mélangé à du sang d'animal, il y a bien du sang humain. D'autre part, une jeune femme est violée dans des conditions atroces et le désir de vengeance de la victime et de son père inquiète l'inspectrice.

Ce thème des victimes (ou des proches) qui veulent se faire justice soi-même apparaît de plus en plus fréquemment dans la littérature policière et cela un peu partout. Au Québec, on en a de bons exemples récents avec le roman de Laurent Laplante, *Des Clés en trop, un doigt en moins* (L'Instant Même, 2001) et surtout *Les Sept Jours du talion*, de Patrick Senécal (Alire, 2002).

Le roman d'Anne Holt n'a pas la force de ceux de Mankell, mais on ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec les livres du Suédois. Hanne Wilhelmsen fait le même constat troublant que son homologue, le commissaire Wallander : la société norvégienne, tout comme la suédoise, est en train de se transformer, et pas pour le meilleur ! La violence devient incontrôlable alors que le « politiquement correct » et la lâcheté des politiciens et de l'appareil judiciaire découragent les citoyens de plus en plus



tentés de prendre les choses en main et de se faire justice eux-mêmes.

Bienheureux ceux qui ont soif est un roman policier de bonne facture, avec un personnage intéressant et un dénouement spectaculaire, qui compensent pour une certaine mollesse de l'intrigue. Par ailleurs, on a un peu de mal à croire que Hanne Wilhelmsen ait pu cacher pendant plus de quinze ans à ses collègues qu'elle vivait avec une autre femme. Après tout, ce sont des flics...

Je terminerai en signalant aux amateurs de polars venus du froid que la maison d'éditions française Gaïa viennent de lancer une collection, « Gaïa Polar », dans laquelle elle a publié deux auteurs norvégiens, Gunnar Staalesen et Fredrik Skagen, ainsi qu'un danois, Leif Davidson. Pour vous réchauffer dans votre igloo! (NS)

Bienheureux ceux qui ont soif...

Anne Holt

Points, 231 pages.



L'autre vie des choses

Au cours de sa prolifique carrière, l'auteur américain a écrit le meilleur comme le pire. *Regard oblique* se situe quelque part entre les deux. Ni chef-d'œuvre, ni complet navet, l'énième roman de Koontz souffre de trois maux principaux. Primo, les nombreuses longueurs et descriptions inutiles qui font que l'intrigue avance à pas de tortue. Secundo, la naïveté des dialogues. Les gentils sont tellement gentils qu'ils en deviennent presque stupides. Un exemple parmi tant d'autres : quand Agnès apprend que son fils Bartholomé (Barthy) doit subir une importante opération pour empêcher la prolifération d'un cancer, elle surmonte le choc en l'espace de quelques secondes. On veut bien croire qu'elle doit se montrer forte pour son fils, mais sa générosité et sa sagesse font qu'elle ressemble plus à une sainte qu'à une femme atrocement éprouvée par la vie depuis l'enfance. Une petite colère aurait à tout le moins rendu sa douleur plus réaliste. Tertio, la mièvrerie de la conclusion. Dans le cas de Koontz, rares sont ses romans qui se terminent mal. Mais tout de même, après plus de 500 pages de drames et de meurtres crapuleux, que l'intrigue se dénoue de façon si positive (dans le genre ils vécutent heureux et eurent beaucoup d'enfants) laisse un goût amer dans la bouche.



Après tout ce fiel déversé à propos de ce thriller paranormal, existe-t-il une seule bonne raison de consacrer plusieurs heures à la lecture de *Regard oblique*? Oui. Malgré les points faibles de l'écriture et de l'intrigue, la magie de Koontz opère. Si l'auteur possède une force, c'est certainement celle d'insuffler la vie à ses personnages, les dotant de personnalités à la mesure de leur rôle dans l'histoire. Il prend aussi le temps de développer leur psychologie, ce qui les rend d'autant plus réalistes, malgré une nette tendance de la part de Koontz à aller dans la caricature. Tout en poursuivant l'exploration du thème de la vie après la mort – thème qu'il explore entre autres dans *Seule Survivante* (Robert Laffont, 1999) –, l'auteur parvient à se renouveler. Incidemment, *Regard oblique* explore plus particulièrement le sujet des vies parallèles, qu'il justifie par la théorie de la physique quantique selon laquelle chaque geste, bon ou mauvais, a une incidence sur la vie de quelqu'un d'autre, quelque part.

Ainsi donc, la trame de *Regard oblique* évolue sur quatre plans. Quatre personnages dont le destin s'emmêlera éventuellement, pour le meilleur et pour le pire. Il y a d'abord celui de Junior Cain, un psychopathe dont la cruauté n'a d'égale que sa confiance en lui. Son discours intérieur est d'ailleurs parfois assez drôle. Il est à la recherche d'un certain Barthy. Il ne le connaît pas, mais il est persuadé qu'il doit l'éliminer. Il y a ensuite Tom Vanadium, un détective qui ne connaîtra la paix qu'après avoir mis un terme aux crimes de Junior. Puis, on retrouve Barthy, un enfant prodige qui ressent les autres vies des choses et Ange, une adorable petite fille née d'un viol. Tout comme Tom et Bartholomé, elle perçoit les autres vies des choses.

Après un long chassé croisé à tout le moins intéressant et surprenant, à défaut d'être totalement palpitant, la conclusion est à la hauteur des attentes. Les fans de Dean Koontz y trouveront leur compte. (CF)

Regard oblique

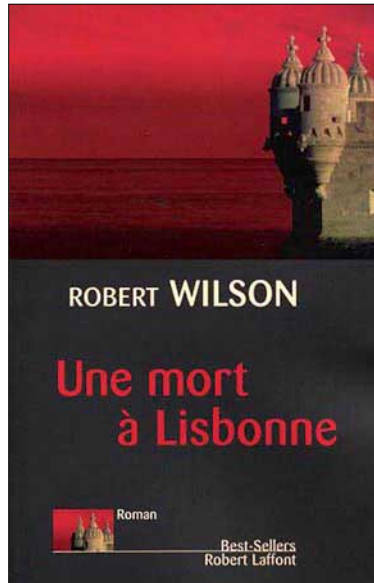
Dean Koontz

Robert Laffont, (Best-Sellers), 516 pages.



À l'anglaise

Il n'y a pas à dire : si pendant fort longtemps l'essentiel de la production britannique en roman policier se conformait au modèle du *whodunnit*? à



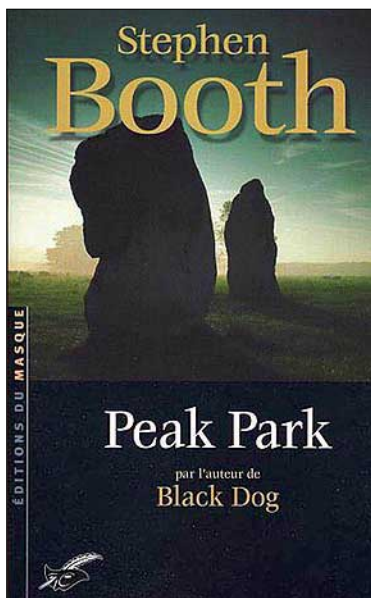
la Agatha Christie, les auteurs de polars anglais contemporains se sont au cours des dernières décennies affranchis de cette formule éprouvée et classique pour investir avec beaucoup d'invention le roman noir, qu'on prenait à tort pour une spécialité américaine. Je n'en voudrais pour preuve que ces trois excellents livres – *Une mort à Lisbonne* de Robert Wilson, *Dans la gorge du dragon* d'Eliot Pattison, et *Peak Park* de Stephen Booth – lus récemment et avec un égal bonheur.

Le livre de Wilson débute en 1941 alors que Klaus Fersen, un jeune industriel allemand, se voit confier par les SS la mission d'établir un réseau de contacts pour l'importation de tungstène du Portugal, minéral extrêmement résistant et essentiel à la production de munitions pouvant traverser les blindages des chars d'assaut. Les Anglais et les Allemands convoitent la production portugaise tandis que les Portugais, qui affichent une saine neutralité dans le conflit, se contentent de profiter de la surenchère. À force de manipulations, de trahisons, de pots de vins et même de meurtres, Fersen se bâtit un petit empire financier qui survivra à la guerre.

Cinquante ans plus tard, à Lisbonne, Catarina Oliveira, jeune fille perturbée aux mœurs légères issue d'une famille bourgeoise, est sauvagement

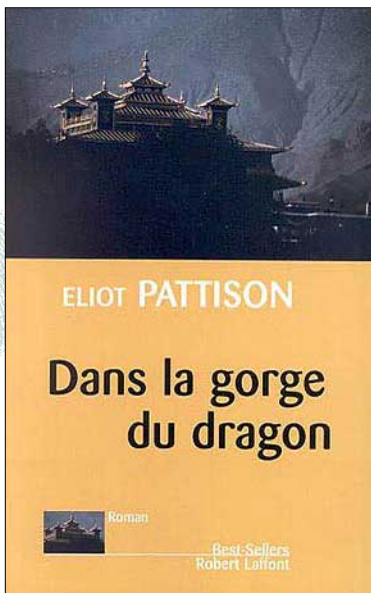
violée et tuée sur une plage. Au contraire de l'inspecteur Ze Coelho qui enquête sur l'affaire, le lecteur devine qu'un lien unit les deux personnages sans en connaître la nature. Au fil du roman les deux histoires se chevauchent et Ze Coelho, en plongeant dans l'histoire de famille de Catarina, reconstituera progressivement le lien entre Fersen et Catarina jusqu'à une finale surprenante. Évocation grandiose de l'atmosphère glauque des heures les plus sombres du nazisme et de ses séquelles contemporaines, *Une mort à Lisbonne* s'avère un excellent roman noir, complexe à souhait, à l'image de Le Carré (auquel Robert Wilson ne doit cependant rien), et passionnant de bout en bout.

Dans la même surprenante collection Best-Sellers de Robert Laffont, j'ai lu cette année un autre roman noir tout aussi achevé, signé Eliot Pattison, l'étoile montante du genre noir en Grande-Bretagne. *Dans la gorge du dragon* nous entraîne à la découverte des enjeux politiques et culturels du Tibet contemporain, perçus à travers le prisme de la conscience des moines prisonniers et d'un dissident Chinois d'une colonie pénitentiaire du Tibet occupé par la Chine. Une confrontation mémorable qui oscille de la subtilité à la force brute entre le colonel Tan, chef chinois du



camp, et Shan Tao Yun, l'ex-inspecteur de la police pékinoise, prisonnier lui aussi, contraint d'accepter l'enquête sur un cadavre décapité retrouvé dans la montagne, sur fond de grève des moines-prisonniers Tibétains qui considèrent la montagne désormais hantée. Pour le lecteur occidental, ce roman grandiose offre tout un choc culturel. Premier volet d'une série mettant en scène l'inspecteur Shan Tao Yun, *Dans la gorge du dragon* a valu à son auteur l'Edgar du meilleur roman policier décerné par la Mystery Writers of America en 2000, honneur qu'il n'a décidément pas volé.

Moins costaud et complexe que les deux précédents mais tout aussi captivant, *Peak Park*, de Stephen Booth, nous entraîne cette fois dans le Derbyshire, sur la lande venteuse et froide de Ringhan, au lieu-dit des neuf vierges, où se trouvent neuf pierres levées, monolithes de l'âge de bronze. La légende raconte qu'il s'agit de sorcières changées en pierre lors d'une danse de Sabbat. Coup sur coup, une femme y est agressée et défigurée, puis une autre assassinée. On retrouve cette dernière dans une pose rappelant une danse. Voilà le décor bien campé pour une enquête, qui mêle le surnaturel et le sordide, menée par Diane Fry, une citadine dure qui ne croit qu'aux



faits bruts et qui déteste le monde rural, et par Ben Cooper, fils du pays, humaniste dont les succès reposent sur l'empathie qu'il sait créer. C'est à ce duo improbable que revient donc la tâche de dénouer cette intrigue serrée, après moult rebondissements.

Ce roman noir aux personnages tourmentés mais attachants rappelle les séries télévisées britanniques *Fitz* et *Suspect no 1*, deux séries cultes pour les amateurs de noir, un genre où décidément les Anglais excellent. (DL)

Une mort à Lisbonne

Robert Wilson

Robert Laffont (Best-Sellers), 522 pages.

Dans la gorge du dragon

Eliot Pattison

Robert Laffont (Best-Sellers), 454 pages.

Peak Park

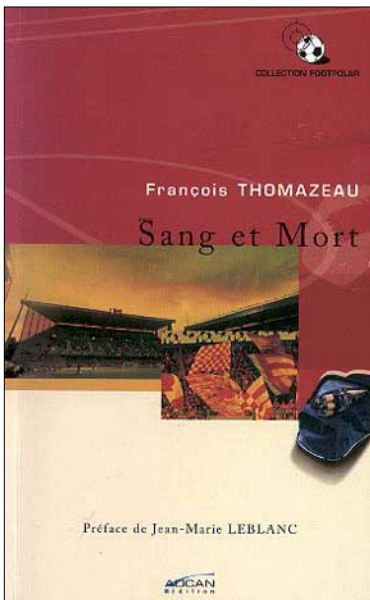
Stephen Booth

Le Masque, 453 pages.



Ils shootent et scorent...

Elle est rafraîchissante cette association: foot et polar, sport et crime. Et pas banale dans le monde



récurrent du roman dit policier. Le concept de cette nouvelle série, lancée par Adcan édition, un sympathique groupe de Provence, ressemble à celui généré par les éditions Baleine avec *Le Poulpe*: un nouvel auteur à chaque livre et des héros récurrents à chaque épisode. Il s'agit encore une fois de cette mode que l'on pourrait nommer: *littérature sérielle à auteurs multiples* (Le Poulpe, Pierre de Gondol, Macno, Moulard).

Boildieu, rédacteur sportif, et Le Che, ancien footballeur devenu photographe, sont dépêchés à Lens, par l'agence Zelda, pour enquêter sur une affaire de pingouins en peluche explosant à la figure des dirigeants du club lensois. Canulars sans grandes conséquences jusqu'au jour où la peluche, bourrée d'explosifs, cause la mort d'un homme. Boildieu et Le Che pourront-ils apprendre quelque chose afin de faire avancer l'enquête sans qu'il n'y ait d'autres attentats? L'espace d'une partie contre Lille et d'une autre contre l'OM, les deux protagonistes joueront les détectives dans cette ville du Nord.

C'est à l'écrivain et éditeur de l'Écailler du Sud François Thomazeau, qui n'est pas un premier venu, que revient l'honneur de commettre le premier titre de la série dirigée par Jean-Paul Delfino: *Sang et Mort*. Sang et mort pour sang et or, les couleurs du RC Lens, un club fondé à l'époque de l'exploitation des mines de houilles dans Le Nord-Pas-De-Calais. Lancée juste à temps pour la Coupe du monde (Corée-Japon) 2002, la série braque son attention sur un nouveau club de football français (uniquement français pour l'instant) à chaque livre. Si c'est le RC Lens qui donne le coup d'envoi à cette jolie collection, quatre autres titres sont déjà parus: *Verts comme l'enfer* (AS. Saint-Etienne), *Y'a plus de sushi pour les bleus* (Équipe nationale de France), *Droit aux brutes* (OM-Olympique de Marseille), *Comme un Lyon en cage* (OL-Olympique de Lyon). Et bien d'autres sont prévus. Chaque livre est préfacé par une personnalité; dans le cas du livre de Thomazeau, c'est Jean-Marie Leblanc, directeur du Tour de France et fan du RC Lens qui appose sa griffe sur le texte de présentation. Et ce premier de collection est une réussite. Thomazeau a certes beaucoup d'humour et il mène de main de maître cette enquête policière pleine de rebondissements, ironiquement écrite pour un club du Nord par un gars du Sud.

L'emploi d'une police de caractère sans empattement, qui rendait parfois la lecture agaçante dans les trois premiers livres de la série, est heureusement corrigé par l'éditeur dès le quatrième titre. Bravo ! Compte tenu du nombre sans cesse croissant de jeunes footballeurs au Québec et du nombre d'amateurs de soccer de salon, la collection devrait intéresser bon nombre de lecteurs en attendant l'Euro 2004 ou le prochain Mondial en 2006. (FBT)

Sang et Mort
François Thomazeau
Adcan (Footpolar), 220 pages.



Allez, les Verts, allez... !

Un quart de siècle après avoir soulevé la France entière, « Les Verts » fêtent : réunion d'équipe, cocktail, conférence de presse etc. Mais les Verts de l'AS. Saint-Étienne fêtent quoi au juste ? Ils ont perdu en finale de la Coupe d'Europe en 1976. Ils ont bien gagné les parties menant au match contre le Bayern, mais dans les faits, ce sont des perdants. Mais des perdants glorifiés avant même le coup d'envoi. Et puis, il y a cet ancien joueur retrouvé mort la journée

de la commémoration. Aurore de Valandré, la *matrone* de l'Agence Zelda, envoie son reporter, Francis Boildieu, et son photographe, Pascal Exebarria dit Le Che, au pays de Charles Exbrayat, dans le midi de la France, pour étudier l'affaire et devancer les journaux rivaux. Mais pour les enquêteurs en herbe, rien ne semble coller, jusqu'à ce que des disparitions viennent guider les deux journalistes sportifs dans leur enquête.

Verts comme l'enfer est le deuxième titre de la collection Footpolar et comme pour le premier de la série, il s'agit là encore d'une réussite. Pierre Serisier présente de belle façon les éléments de l'intrigue, alternant les points de vue : d'un côté l'enquête menée par Boildieu et Le Che, de l'autre la psychologie et la motivation de l'assassin. Sur le plan historique, on apprend beaucoup de choses sur le passé des Verts mais, à l'inverse, très peu sur la situation actuelle du club de première division, si ce n'est qu'ils sont encore des perdants. Le livre est préfacé par Laurent Paganelli, ex-footballeur professionnel devenu journaliste à Canal +. Une chose est sûre, vous apprendrez à la fin, comme le disait la chanson : « Qui c'est les plus forts ? Évidemment, c'est les Verts ! » (FBT)

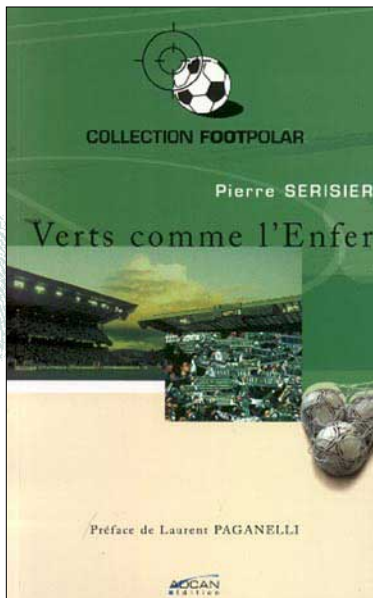
Verts comme l'enfer
Pierre Serisier
Adcan (Footpolar), 176 pages.

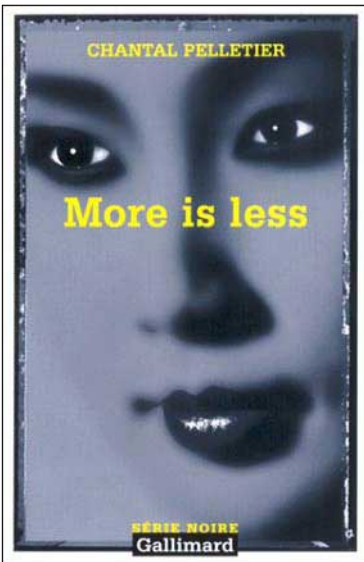


Chinoiseries pour Momo la déveine

J'ai horreur du « causer » hexagonal contemporain. C'est vrai quoi, putain de bordel de merde, ce mélange navrant et de moins en moins subtil d'argot conventionnel, de verlan (frit), de keufs, de meufs et autres zeufs, d'améri(me)canismes divers, d'anglichismes et d'arabismes bêlants ou beurrants me hérise le poil. C'est pourquoi j'ai bien failli laisser tomber *More is less*, de Chantal Pelletier, après quelques pages de supplice linguistique. J'aurais eu tort... Très tort, comme disent les Anglais à l'espion démasqué !

Momo, c'est l'inspecteur Maurice Laice (que sa supérieure appelle *More is less*), qui se décrit comme « infirme de la tête et de la queue » mais qui, tout compte fait, n'est pas si abruti qu'il voudrait nous le faire croire. Ça n'est pas un battant non plus. Attention, ce polar est un roman noir, très noir, avec des





apparences trompeuses. Au départ, il y a une enquête de routine sur le meurtre bizarre d'un vieux Chinois qui n'a jamais fait de mal à personne. De plus, Momo doit s'intéresser de plus près à des ados en difficulté (taxage, menaces, tortures), et puis... et puis... ça dérape, ça bascule. Dans l'horreur... Une affaire de routine, somme toute assez banale, se transforme en cauchemar absolu. Le lecteur a soudain l'impression d'avoir embarqué sur un toboggan dont la pente, d'abord pépère, va en s'accroissant avant de nous précipiter dans un véritable abîme d'injustice, d'incompréhension, avec à la clé des meurtres, du sadisme, des personnages complètement déjantés et une folle envie de ruer dans les brancards. Les dernières pages sont très dures, voire atroces ! On se dit que ça ne se peut pas... Hélas oui, ça se peut ! Du coup, on comprend pourquoi Chantal Pelletier a pu remporter le Grand prix du roman noir de Cognac 2001 avec *Chant du bouc*, qui avait été précédé de *Eros* et *Thalasso*, où survivait le même Maurice Laice. Après *Trouble fêtes* (un recueil de nouvelles), ce roman est sa quatrième Série Noire. (NS)

More is less
Chantal Pelletier
Gallimard, (Série Noire), 219 pages.

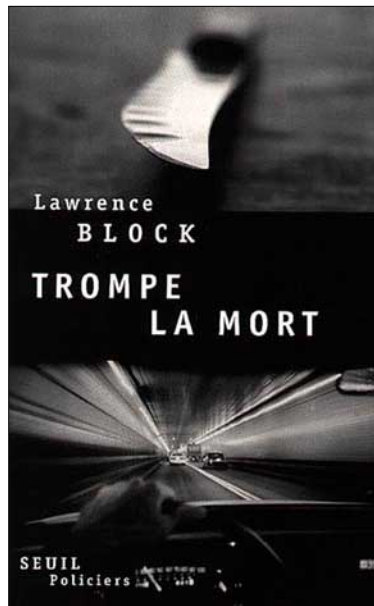


Le Coup du coucou fou

Je n'ai encore jamais lu un mauvais roman de Lawrence Block, mais bon sang de bonsoir, il a parfois cette manie de faire traîner en longueur le début de ses intrigues de façon désespérante. Dans *Trompe la mort*, Block revient avec Matt Scudder, son détective lacordaire qui, à son habitude, ne manque pas une réunion des AA. L'homme a toujours ses problèmes existentiels – cette fois, son ex-femme décède, ce qui amène une bien étrange rencontre entre le père et ses deux fils.

Pendant ce temps-là, il y a cette histoire d'un couple bien nanti de New York qu'on a assassiné dans leur belle grande maison. Ils revenaient d'un souper concert auquel avait assisté Scudder et ont surpris les deux voleurs. Or, ces derniers ont été retrouvés, morts, l'un ayant tué l'autre avant de s'enlever la vie. Alors l'affaire est réglée, non ?

Non ! Du moins pas pour Scudder, car tout ça lui semble bien trop net, trop bien « organisé ». Avec son jeune acolyte T. J., qui lui dégote toujours



d'excellents tuyaux, le détective à la retraite remonte donc la piste qui n'existe pas vraiment, cherchant la petite bête ou le petit détail qui viendrait étayer l'idée qui lui trotte sans arrêt dans la tête : et s'il y avait eu un troisième homme ?

Je ne brûle pas un *punch* en vous révélant qu'il y en a effectivement un, troisième homme – une deuxième trame narrative nous le présentera incessamment –, et pas n'importe lequel. Si je vous dis ça, c'est aussi pour que, après plus d'une centaine de pages où il ne se passe rien, vous ne vous découragez pas. Car Block est ainsi fait : il peut littéralement vous endormir, mais lorsqu'il vous réveille, attention !

Trompe la mort vaut le détour en raison des deux cents dernières pages, quand la chasse à l'usurpateur est enfin lancée. Croyez-moi, vous n'oublierez pas de sitôt ce coucou de première, à côté duquel le bon vieux Ripley de Patricia Highsmith, pourtant assez inquiétant dans son genre, fait littéralement figure d'enfant d'école. À donner froid dans le dos ! (JP)

Trompe la mort
Lawrence Block
Seuil, (Policiers), 363 pages.



Priez porno, pauvres lecteurs...

Que les gougous lubriques se calment : *Épitaphe pour une star du porno* n'est pas le premier volume d'une nouvelle collection érotique, mais un authentique polar signé par nul autre que Jeffery Deaver, ce maître de l'intrigue tordue et du rebondissement spectaculaire (je ne parle pas ici des attributs de la star du porno, mais du récit !).

Son personnage principal s'appelle Rune, une jolie (et forcément énigmatique) jeune femme qui rêve de devenir réalisatrice de cinéma. Une explosion dans un cinéma porno de Times Square lui inspire une idée : consacrer un film à Shelly Lowe, une grande star du porno. Mais alors qu'elle a recueilli les confidences de Shelly, dont l'ambition est de devenir une véritable comédienne, cette dernière est tuée par l'explosion d'une seconde bombe. Les attentats sont revendiqués par une secte inconnue qui laisse des messages tirés de l'Apocalypse sur les lieux de ses forfaits.

Bouleversée, Rune se jure de découvrir la vérité sur cette mort tragique, d'autant plus que la police



semble se traîner les pieds. Pour les flics, faire exploser un cinéma porno et tuer une des actrices, ça ressemble un peu à une entreprise de salubrité publique, alors... Rune, plus têtue qu'un régiment de mules, ne l'entend cependant pas de cette oreille. Elle plonge dans une enquête qui va se révéler riche en surprises de toutes sortes et cela jusque dans les toutes dernières pages. Heureusement, elle aura un bon coup de main d'un spécialiste du déminage qui n'est pas insensible à ses charmes (et réciproquement).

Dans ce livre, Jeffery Deaver a délaissé Lincoln Rhyme, le personnage principal du *Désosseur*, qui revient cependant dans *La Place du mort*, qui paraît simultanément chez Calmann-Lévy. *Épitaphe pour une star du porno* est un inédit directement publié en édition de poche. L'édition originale date de 1990, mais le roman n'a pas pris un pli. On y retrouve le New York de la belle époque, telle que cette ville était avant que les curés et autres puritains de la nouvelle droite américaine ne viennent y faire le ménage et ne l'aseptisent à mort. (NS)

Épitaphe pour une star du porno
Jeffery Deaver
Livre de poche, 350 pages.